IV

SÉNÈQUE DIPLOMATE

PAR A. OLTRAMARE
Professeur à la Faculté des lettres de Genève

Pour faire comprendre le problème que le conseiller de Néron eut à résoudre, il faut tout d'abord rappeler quelles furent les relations de Rome et des Parthes sous les règnes de Tibère, de Caligula et de Claude.

Le principat d'Auguste, si admirable à tant d'égards par la diplomatie prudente et féconde qui fut mise en œuvre pour transformer radicalement la nature des rapports avec l'Orient, se termina par un échec, car le prétendant romain qui avait été envoyé sur le trône des Parthes échoua dans sa mission. Vononès s'était si bien assimilé à la civilisation de l'Italie qu'il devint rapidement insupportable à ses compatriotes. C'était un brave homme qui avait espéré conquérir l'affection de son peuple en suivant, dans la mesure de ses forces, qui n'étaient pas considérables, l'exemple du grand empereur. Plus il se montrait affable avec chacun, moins on le respectait. C'est par la connaissance des chevaux, par l'habileté à la chasse, l'entrain et l'endurance à table qu'on s'imposait comme souverain arsacide.

Le gouvernement de ce personnage embourgeoisé avait provoqué l'indignation des grands seigneurs, des gouverneurs de province, des rois vassaux qui tous restaient fidèles aux traditions parthes. Ils n'étaient pas mûrs pour subir le protectorat de Rome. Auguste, qui, à la fin de sa carrière, se fit des illusions sur son œuvre orientale, avait commis une erreur en voulant aller trop vite en besogne. Le passage fâcheux de Vononès sur le trône, de 9 à 12 ap. J.-C., provoqua la plus grave révolution de toute l'histoire des Parthes, puisqu'elle causa la ruine d'une dynastie. La réaction antiromaine fut si forte que la branche des Arsacides descendant du grand Mithridate perdit pour toujours le trône et que la noblesse fit appel, pour prendre la place du roi, au chef d'une branche collatérale.

Artaban se présenta comme le champion d'une réaction nationaliste et xénophobe qui balaya toute résistance et força Vononès à s'enfuir en Arménie. Là régnait une anarchie complète. Les groupes des nobles ne parvenaient pas à s'entendre sur le choix d'un monarque.

Après de longues luttes, il sembla que les partisans du proscrit allaient l'emporter ; on envoya une ambassade à Rome pour demander l'agrément de l'empereur. C'était maintenant Tibère qui allait avoir à résoudre le problème. Artaban avait fait savoir que jamais il ne supporterait d'avoir Vononès comme voisin sur le trône d'Arménie. Son message était menaçant. Une guerre de succession en Arménie paraissait inévitable deux ans après la mort d'Auguste.

Quelle allait être l'attitude du nouveau *princeps* romain? Tibère éprouvait un respect religieux pour tout ce qu'Auguste avait fait. Il s'était juré de rester scrupuleusement fidèle aux principes ainsi fixés ; toute parole prononcée autrefois par son père adoptif était pour lui plus impérative qu'un texte de loi. Il était aussi défiant à l'égard de lui-même que des autres et avait besoin de pouvoir se référer constamment à cette autorité.

Éviter la guerre avec les Parthes, mais s'efforcer de garder la haute main en Arménie, telles étaient les directives à suivre. Tibère louvoiera ; il attendra son heure, il ne risquera rien qui pourrait entraîner un conflit, mais il finira par imposer ce que commandait l'intérêt de Rome.

Il ne s'entêta donc pas dans une lutte stérile pour soutenir un incapable et fit garder Vononès dans la province de Syrie.

Pour régler sur place le problème arménien, l'empereur résolut en 18 d'envoyer en Orient son principal collaborateur et son héritier.

Les historiens qui nous narrent avec beaucoup de détails le voyage diplomatique de Germanicus sont d'une malveillance évidente à l'égard de Tibère. Ils ont utilisé comme source un véritable panégyrique du jeune chef si aimé de ses soldats, si séduisant par sa beauté et ses bonnes intentions. Pour rendre le portrait de Tibère plus repoussant, on a embelli à l'extrême celui que les adversaires du prince régnant lui opposaient systématiquement. Les deux tempéraments sont si contraires qu'une réelle sympathie ne pouvait exister entre les deux hommes. L'un a un caractère froid, réticent,

comprimé et malheureux de ne pas savoir plaire et se faire aimer ; jamais l'orgueil blessé et le sentiment d'infériorité n'ont fait souffrir autant un homme tout-puissant. L'autre était expansif, confiant, optimiste, plein de bonne grâce et de générosité ; il provoquait autour de lui tant de sympathies que les succès lui étaient faciles et qu'il se fiait trop à son étoile. Il manquait de prudence et péchait souvent par précipitation ou par étourderie.

On comprend que Tibère ait voulu en quelque sorte s'assurer contre les risques de certaines initiatives de son neveu, prime-sautier et improvisateur, en lui imposant la collaboration d'un homme fort différent. Il confia la province de Syrie à Cnaeus Pison, un sénateur traditionaliste qui ne se laisserait pas éblouir par de brillantes fantaisies et qui renseignerait à temps celui qui voulait rester le chef responsable de la politique romaine.

Comme on pouvait s'y attendre, Pison entra en lutte ouverte avec Germanicus, dont il chercha à faire échouer toutes les initiatives.

L'arrivée du jeune prince en Orient avait modifié les dispositions d'Artaban à l'égard de Rome. On sentait que la guerre serait évitée sans faire même de démonstration militaire. Le prestige du neveu de Tibère suffisait pour intimider les Parthes.

Les nobles d'Arménie désiraient maintenant avoir comme monarque Zénon, le fils de Polémon, roi du Pont. Germanicus se range à leur avis et décide, pour bien marquer la suzeraineté de Rome, d'aller en personne le couronner à Artaxata. Zénon avait été élevé à l'arménienne par sa mère et conquit, nous dit-on, toutes les sympathies par sa tenue à la chasse et à table. Quand la nouvelle de son avènement parvint à Rome, le Sénat décréta une ovation en l'honneur de Germanicus, et Tibère exprima toute sa satisfaction de savoir la paix assurée.

Le retour du prince en Syrie fut marqué par divers incidents très pénibles avec Pison. Ce fut bientôt la brouille complète. Des ambassadeurs du roi des Parthes arrivèrent alors et déclarèrent qu'Artaban était pleinement d'accord avec les nouvelles dispositions prises en Arménie. Il demandait à renouveler le traité d'amitié avec le peuple romain et proposait, pour faire honneur à Germanicus, une entrevue sur l'Euphrate, comme celle que Phraatès, son prédécesseur, avait eue autrefois avec C. César. Sa seule requête

était qu'on éloignât Vononès de la Syrie, pour qu'il ne pût continuer ses intrigues avec les monarques vassaux des Arsacides.

Germanicus répondit avec une grande courtoisie, fit même allusion à l' « alliance » des Romains et des Parthes et chargea les envoyés de remercier leur roi des prévenances qu'il lui témoignait.

Cependant, l'entrevue diplomatique qu'on avait annoncée n'eut pas lieu. Le voyage de Germanicus en Égypte n'était cependant pas de nature à l'empêcher. Pourquoi le représentant de Rome ne put-il rencontrer Artaban immédiatement après son retour d'Alexandrie? Une inscription aramaïque trouvée à Palmyre[1] révèle, semble-t-il, le motif de ce changement d'attitude. Il est hors de doute que Germanicus, en l'honneur de qui une stèle votive fut érigée dans la grande cour du temple de Baal, a séjourné quelque temps dans la grande cité du désert et a cherché à y développer l'influence romaine. Nous apprenons ainsi qu'un Palmyrote nommé Alexander fut envoyé par Germanicus au souverain de la Mésène, et à Orabzès, un autre roi vassal de la Parthie. Diverses négociations diplomatiques avaient été engagées pour conclure des ententes politiques avec les provinces gardant la route des caravanes. C'était le genre d'entreprise que redoutaient par-dessus tout les Arsacides. Une phrase de Tacite[2] nous informe qu'à son retour d'Égypte Germanicus s'aperçut que toutes les dispositions militaires et politiques qu'il avait prises avaient été annulées ou contrecarrées par Pison. Le vindicatif gouverneur empêcha sans doute la rencontre solennelle de Germanicus et d'Artaban en faisant informer ce dernier des sondages qui avaient été effectués auprès de certains vassaux. Rien n'aurait été plus douloureux alors à l'amour-propre de Pison que cette mise en scène diplomatique qui aurait frappé les imaginations à Rome et aurait marqué aux yeux de tous le succès de la mission orientale de Germanicus.

Celui-ci mourait quelques mois plus tard de manière assez mystérieuse pour qu'on accusât Pison d'assassinat.

Seize ans plus tard, par contre, Artaban et Tibère régnaient encore. Le roi des Parthes avait affermi sa situation par des guerres victorieuses contre plusieurs voisins et ses dispositions à l'égard de Rome étaient moins pacifiques qu'autrefois. Tibère avait alors plus

1. *Syria*, XII, 1931, p. 139; XIII, 1932, p. 266.
2. Tacite, *Ann.*, II, 69, 1.

de soixante-quinze ans. C'est à cet âge-là qu'Auguste avait renoncé à lutter. Les bruits qui circulaient dans l'empire sur les occupations plus que bizarres du vieil empereur dans sa retraite de Capri faisaient espérer qu'il réagirait moins encore que son prédécesseur. Mais rien ne prouve aussi bien le caractère calomniateur de ces récits que l'intense activité diplomatique de Rome en Orient pendant les trois dernières années du règne.

Sans avoir averti l'empereur de ses intentions, Artaban plaça son fils aîné, Arsacès, sur le trône d'Arménie, qui était redevenu vacant, et envoya des troupes pour occuper le pays. Tibère ne pouvait accepter cette situation, mais se refusait tout autant à soutenir une guerre prolongée. Selon les préceptes d'Auguste, il agit indirectement. Il s'aboucha donc avec deux personnages très importants de la cour même de Ctésiphon et provoqua dans des cercles étendus de l'aristocratie du royaume une véritable conspiration destinée à remettre sur le trône les descendants authentiques du grand Mithridate. En 35, on vit arriver à Rome une députation de ces seigneurs orientaux. Conformément à la suggestion qui leur avait été faite, ils venaient demander de leur envoyer Phraatès, qui vivait à Rome depuis près de cinquante ans. En 11 av. J.-C., le monarque Arsacide, pour se garantir contre toute entreprise hostile de ses héritiers, avait chargé les Romains de lui garder sa descendance entière.

L'histoire de Vononès allait se reproduire. C'est une nouvelle preuve de la fidélité avec laquelle Tibère voulut toujours tenter de suivre Auguste pas à pas, malgré les expériences décevantes. Il faut que cette politique s'avère définitivement inefficace pour qu'il s'engage dans une voie nouvelle et plus conforme aux circonstances.

Dès que Phraatès fut arrivé en Syrie avec tout un état-major, Artaban réagit violemment. Une sorte de déclaration de guerre fut portée à Rome.

En Syrie, le prétendant parthe tomba malade en se surmenant pour vivre sportivement, à la mode de ses compatriotes. Il ne voulait pas échouer comme son frère Vononès. Mais l'effort était trop rude pour ce vieillard accoutumé au confort de la capitale italienne. On apprit bientôt sa mort. Tibère disposait encore à Rome d'un otage, un neveu de Phraatès, nommé Tiridate. On le substitua au premier et l'un des meilleurs officiers de l'armée impériale, le futur empereur Vitellius, fut envoyé en Syrie comme gouverneur.

Simultanément, des pourparlers sont engagés avec Pharasmanès, le roi d'Ibérie, qui avait toujours montré le plus grand zèle pour servir les intérêts romains dans le Caucase. Son frère Mithridate est présenté aux Arméniens comme le candidat de Tibère au trône d'Arménie. Le nouveau prince se montre bientôt aussi actif que dénué de scrupules. Il soudoie des serviteurs de son concurrent parthe et le fait empoisonner par eux. Puis, à la tête d'une troupe d'Ibériens, il s'empare d'Artaxata. Artaban ne cède pas ; il lève des mercenaires et envoie Orodès, un autre de ses fils, à la tête d'une armée nombreuse en Arménie. Mais il suffit parfois de montrer sa force pour n'avoir pas besoin de s'en servir : Vitellius ordonne ostensiblement la concentration de quelques légions près de la frontière orientale de la Syrie et l'Arsacide retire aussitôt ses troupes d'Arménie. Cet échec avoué le jeta dans les plus graves difficultés intérieures. La plus grande partie de l'aristocratie parthe se rallie alors à la révolte. Artaban, après avoir tenté une résistance désespérée à la tête de sa garde de mercenaires, en est réduit à s'enfuir jusqu'en Hyrcanie.

Tout semblait aller pour le mieux et la politique romaine avait toutes les chances de remporter un éclatant succès sans avoir engagé directement les hostilités avec les Parthes, quand il se produisit un changement dans les dispositions de plusieurs satrapes qui trouvaient trop romanophiles les chefs du mouvement rebelle. On annonçait déjà qu'Artaban avait trouvé un appui chez les Dahae et les Saraucae des steppes du Nord-Est et qu'il revenait pour combattre son jeune concurrent à la tête d'une forte cavalerie. Il se produit donc de nombreuses défections.

On conseille alors à Tiridate de rentrer en Mésopotamie et d'y attendre sans combattre les renforts que l'on pouvait encore espérer de l'Arménie et de l'Elymaïs. On sollicite d'urgence l'intervention de Vitellius ; mais celui-ci se garde bien de se lancer dans l'aventure. La situation lui paraît désespérée ; Tiridate, en effet, dans la débandade générale de ses partisans, fut bientôt forcé de rentrer piteusement en Syrie.

C'est à ce moment que Tibère montra de quoi il était capable. Il ne s'obstina pas à faire une politique d'ingérence dans les affaires intérieures du royaume parthe et fit proposer à Artaban d'avoir une entrevue personnelle avec son légat Vitellus sur l'Euphrate. Ce projet de conférence diplomatique était la reprise de celui qui avait

échoué dix-neuf ans auparavant à la suite des démarches un peu imprudentes de Germanicus. Rome, qui prenait maintenant l'initiative des nouvelles négociations, se déclarait prête à fournir des garanties sur ses intentions de respecter scrupuleusement l'indépendance des Parthes. De son côté, l'Arsacide était sollicité d'accorder son agrément à la situation nouvelle de l'Arménie.

Le moment était psychologiquement bien choisi. Artaban venait de passer par une terrible épreuve ; il avait fort à faire à rétablir tant bien que mal l'unité de son royaume encore profondément bouleversé. Il accepta de renouveler la paix avec Rome sur les bases qui lui étaient proposées.

Vitellius marcha sur l'Euphrate à la tête de forces importantes ; l'armée parthe vint s'établir sur la rive opposée et le cérémonial adopté en l'an 1 avant J.-C. fut exactement reproduit. L'entrevue eut lieu à la frontière reconnue, c'est-à-dire au milieu du pont de bateaux qui avait servi au passage du prétendant, maintenant déconfit. Artaban, par son empressement, montra combien il redoutait de nouvelles interventions romaines. Il offrit même d'envoyer à Rome comme otage son jeune fils Darius.

Chose singulière, ce grand succès de la politique de Tibère est attribué par les historiens romains, Suétone et Dion, au règne de Caligula. La tradition exacte est heureusement conservée par Josèphe[1], qui nous permet de rétablir la vérité des faits. Comment expliquer cette contradiction? — Peu après son retour en Syrie, Vitellius apprit la mort de Tibère et l'avènement de Caligula. Comme il était fort habile courtisan (au début du règne de Claude il portera continuellement sous sa tunique une pantoufle de Messaline), il a modifié les termes de son rapport ; il faisait croire ainsi au nouveau souverain que l'accord avait été conclu après le décès de Tibère ; Artaban, qui détestait l'ancien empereur, avait tenu à rendre hommage au fils de Germanicus. Les historiens ont profité de ce document, resté dans les archives impériales, pour refuser au prince dont ils haïssaient le souvenir tout le mérite d'un grand succès politique.

Jusqu'aux derniers mois de sa vie, Tibère avait dirigé personnellement l'activité diplomatique de Rome. Il a réussi, conformément à la tradition augustienne, à maintenir la paix tout en obte-

1. Josephus, *Antiq.*, XVIII, 96-105.

nant en Arménie tous les avantages qu'une victoire militaire aurait pu lui donner.

Dans la recherche d'un équilibre stable en Orient entre les puissances romaine et parthe, le règne de Tibère marque cependant un pas en avant vers une solution du conflit séculaire. L'acceptation d'un principe de non-ingérence au delà de l'Euphrate avait fourni le moyen d'obtenir un sérieux avantage en Arménie.

Cette politique intelligente ne fut pas poursuivie par Caligula et par Claude.

Sous le règne de ce dernier, une épouvantable guerre civile ravagea le royaume des Parthes. Vardanès, le successeur d'Artaban, avait profité de l'impéritie de Caligula pour reprendre pied en Arménie, mais il fut très vite renversé par son frère Gotarzès.

Celui-ci ne fut pas aimé davantage, et bientôt une ambassade partait pour Rome, afin de demander à Claude de leur donner pour roi Mahardatès, un rejeton des Arsacides qui vivait à la cour de Rome.

Tacite, qui aime en guise d'intermède à raconter avec quelques fioritures les événements d'Orient pour interrompre le récit des horreurs romaines, nous cite[1] les discours prononcés au sénat en cette occasion. Ils n'ont naturellement rien d'authentique, mais ils nous révèlent comment un patriote averti, un philosophe de l'histoire, jugeait le rôle de Rome en Orient. Les Parthes rappelèrent, dit-il, l'amitié ancienne qui les unissait au peuple romain. « C'était le devoir pour celui-ci de venir en aide à ses alliés, rivaux en puissance militaire, mais disposés à lui témoigner toujours une déférence respectueuse (*subveniendum sociis virium aemulis cedentibusque per reverentiam*[2]). Et Claude, dans sa réponse, souligne l'importance des hommages rendus à Rome par les Arsacides ; il conseille à Mahardates de régner sans tyrannie sur ses concitoyens. « *Rem Romanam huc satietate gloriae provectam, ut externis quoque gentibus quietem velit*[3]. »

Le grand écrivain met en lumière dans ce passage, si fantaisiste qu'il soit dans sa forme, ce qui devient dès lors le but essentiel de son pays en Orient. La diplomatie des Césars renonce à obtenir de

1. Tacite, *Ann.*, XII, 10 et 11.
2. Tacite, *Ann.*, XII, 10.
3. Tacite, *Ann.*, XII, 11.

nouveaux avantages politiques ou économiques ; elle sait quelle est la puissance réelle du royaume des Parthes, seul rival de l'empire. Elle renonce à diminuer en quoi que ce soit son autonomie. Mais elle exige de lui en échange la reconnaissance d'une sorte de suprématie morale ; elle sera disposée même à renoncer à des avantages substantiels, pourvu que son prestige de première puissance du monde soit sauvegardé. Tacite croit que l'idée d'un compromis acceptable est déjà comprise, mais que la formule pratiquement applicable n'est pas encore trouvée. Il ne se soucie pas de la contradiction où il se jette en datant ces propos de l'instant même où Claude intervenait dans les luttes civiles du royaume parthique. L'entreprise de Mahardates ne devait pas avoir plus de succès que celle de son père Vononès. Le gouverneur Cassius Longinus l'escorte jusqu'à l'Euphrate, où le Karên de Médie vient l'accueillir en fidèle partisan. Au lieu d'agir rapidement et par surprise, le jeune prétendant perd un temps précieux au sud de l'Arménie et pénètre en Mésopotamie au moment où son adversaire avait déjà pu rassembler une forte armée. Il est abandonné par plusieurs alliés et livre bataille dans des conditions défavorables. Malgré les prouesses du Karên, il est battu, capturé, et Gotarzès lui fait ignominieusement couper les oreilles, ce qui disqualifie pour toujours un Arsacide.

Ce piteux échec semble avoir dégoûté Claude des affaires parthiques.

Après la mort de Gotarzès en 51 et celle de Vononès, qui ne régna que quelques mois, le grand royaume oriental eut en Vologases un monarque habile, énergique et prudent.

Entre 52 et 54, l'Arménie est bouleversée par des incursions d'Ibériens ; les envahisseurs étaient conduits par le jeune Rhadamiste, un neveu de Mithridate qui régnait à Artaxata sous la protection de quelques cohortes romaines. Ce jeune ambitieux, dont Pharasmane, son père, voulait se débarrasser, réussit à soudoyer le préfet romain d'un fort où le roi d'Arménie s'était réfugié. L'infortuné Mithridate est livré à son adversaire, sous prétexte de négociations et il est assassiné avec sa famille.

Un centurion, indigné de la trahison de son chef, se rendit en Syrie auprès du gouverneur Ummidius Quadratus, qui représentait Rome en Orient ; celui-ci redouta par-dessus tout les complica-

tions et se contenta d'une démarche toute platonique auprès des Ibériens pour les inviter à quitter l'Arménie.

Le procurateur de Cappadoce est acheté, lui aussi, par Rhadamiste et vient couronner l'usurpateur au nom de l'empereur. Cette fois, le scandale est si énorme qu'Ummidius Quadratus craint qu'on ne le rende responsable d'un désastre. Il envoie une légion commandée par Helvidius Priscus pour remettre l'ordre en Arménie. Mais à peine cet officier avait-il commencé sa tâche qu'on lui enjoignit de se retirer en Syrie.

Les Parthes avançaient, en effet, en Arménie. Vologases, informé que l'anarchie régnait dans le royaume voisin et que les Romains ne faisaient rien pour y mettre fin, avait jugé que l'heure de la revanche des Arsacides avait sonné. Il voulait donner à son frère Tiridate la couronne dont venait de s'emparer Rhadamiste. La conquête du pays ne fut pas aisée, mais les exactions du protégé de Rome provoquèrent une insurrection, dont les Parthes profitèrent naturellement.

Les légions avaient pris la fuite et Tiridate put s'installer tranquillement dans la capitale arménienne.

Pendant ces allées et venues des armées du Nord et du Sud, au moment où se multipliaient ces actes d'indiscipline et de vénalité qui jetaient le discrédit sur Rome, l'empereur Claude, vraiment fatigué par l'âge, s'endormait à table et sa grosse tête servait de cible aux courtisans, qui lui lançaient des noyaux d'olives. Les poisons de Locuste mirent bientôt fin à cette répugnante agonie.

* * *

Quand Néron fut proclamé empereur, beaucoup de Romains, inquiets des mauvaises nouvelles de l'Orient, se demandaient si, malgré son extrême jeunesse, le nouveau prince pourrait remédier aux dangers provoqués par la sénilité de son prédécesseur. Ceux qui étaient bien renseignés avaient confiance. Sénèque, le précepteur choisi par Agrippine, allait devenir en fait régent de l'empire ; il avait en Burrus un collaborateur fidèle, énergique et habile. La politique qu'on allait suivre en Orient serait à la fois ferme et clairvoyante.

Dès les premières entrevues diplomatiques, on vit clairement qui

était le maître. Agrippine espérait imposer sa tutelle à son fils. Quand des délégués des partisans arméniens de Rome vinrent exposer à Néron la situation créée par Tiridate, elle se présenta pour assister à l'audience, en siégeant aux côtés de son fils. Mais, sur un signe de Sénèque, Néron s'avança courtoisement au-devant de sa mère et la reconduisit hors de la salle.

Le philosophe stoïcien, pendant les cinq années où il dirigea les affaires publiques, se montra un très grand diplomate. Il était un de ces hommes exceptionnels qui sont à la fois supérieurs par l'intelligence et le caractère décidé. C'est à lui que Rome dut la solution du problème arménien et la paix avec les Parthes pour plusieurs générations. Cet aspect de son rôle politique n'a guère encore été étudié par les biographes de Sénèque et les historiens du règne de Néron.

Personne n'était moins impérialiste que celui qu'on appelait alors le restaurateur de l'âge d'or augustien. L'armée romaine, pour lui, ne doit servir qu'à garantir une paix stable. Je rappellerai ici quelques textes particulièrement significatifs parmi d'innombrables développements de pensées pacifistes. Dans le traité sur la Clémence, il fait parler ainsi l'empereur qu'il inspire : « *Conditum, immo constrictum apud me ferrum est, summa parsimonia etiam vilissimi sanguinis*[1]. » Le chef de l'État n'a pas le droit de disposer de la vie des autres, si ce n'est pour la sauvegarde de leur propre sécurité : « *Suam itaque incolumitatem amant, cum pro uno homine denas legiones in aciem deducunt*[2]. » Son pouvoir n'est divin que s'il sert à conserver la vie : « *Haec divina potentia est gregatim ac publice servare*[3]. »

Il revient sur ce sujet dans le dialogue « sur les bienfaits » ; il condamne toutes conquêtes « *propter quae ruptis totiens adfinitatis, amicitiae, collegii foederibus inter contendentes duos terrarum orbis elisus est*[4] ». Et jusque dans ses derniers écrits il restera fidèle à ce pacifisme intégral : « (*Sapientia*) *non arma nec muros nec bello utilia molitur, paci favet et genus humanum ad concordiam vocat*[5]. » « *Homicidia compescimus et singulas caedes : quid bella et occisarum*

1. *De clementia*, I, 1, 3.
2. *Ibid.*, I, 4, 1.
3. *Ibid.*, I, 26, 5.
4. *De Beneficiis*, VI, 3, 2.
5. *Epist.* 90, 26.

gentium gloriosum scelus?... Publice iubentur vetata privatim[1]. » Ce n'est certes pas un hasard si, dans une des lettres à Lucilius[2], il donne avant tout, comme exemples de l'insatiable avidité des conquérants, Alexandre détruisant l'empire de Darius, Pompée ravageant l'Arménie et César incapable de supporter une résistance ou une supériorité. Il pensait alors au grand royaume d'Orient, avec lequel il avait été obligé de lutter pour rétablir une situation dangereusement compromise, mais auquel il avait eu l'honneur de proposer une véritable paix sans vainqueurs ni vaincus.

Les phrases antimilitaristes que je viens de citer peuvent, si sincères qu'elles soient, nous paraître banales aujourd'hui ; nous percevons dans leur style l'écho de paradoxes stoïciens, d'exhortations populaires et de développements traditionnels des rhéteurs. Sénèque, tant qu'il fut chargé d'une responsabilité effective, ne pouvait songer à faire intégralement l'application de ces maximes. Il y fixe seulement pour lui-même et pour ses amis son idéal humain, avec lequel il confronte la réalité où il vit ; il y trouve de nouvelles raisons d'humilité. Il se prêche de même la pauvreté au milieu des palais opulents où les circonstances le contraignent à rester.

Ne le condamnons pas à cause de son compromis continuel entre l'absolu et le contingent. Sénèque a loyalement cherché à faire passer dans les faits tous les principes moraux qu'il se croyait en mesure d'appliquer. Mais il était obligé à de nombreuses et douloureuses concessions pour rester le plus longtemps possible à la place qu'on lui avait confiée et où il pouvait retenir loin du crime la jeune brute dangereuse qu'il était chargé de guider.

Sa politique en matière orientale est très simple et très perspicace. Elle apporte un complément nécessaire à l'œuvre d'Auguste : d'abord rétablir la situation militaire de Rome, pour la faire respecter d'adversaires qui ont profité de l'inaction de Claude. Ensuite, proposer un système nouveau de statut arménien qui équilibre réellement les droits des Parthes et de Rome. Ce n'est pas Sénèque qui eut la gloire de l'imposer, car il dut se retirer avant d'avoir achevé son œuvre. Mais il convient de lui rendre l'honneur d'avoir découvert et fait proposer publiquement le seul moyen pratique grâce auquel on put stabiliser la paix en Orient.

1. *Epist.* 95, 30.
2. *Epist.* 94, 62 sqq.

Résumons d'abord brièvement les événements qui permirent à son gouvernement de faire, dans la quatrième année du principat de Néron, cette décisive démarche diplomatique.

Si Sénèque ne put éliminer immédiatement le fâcheux gouverneur de Syrie, Ummidius Quadratus, qui avait de nombreux appuis à Rome, il réussit à lui donner comme collaborateur en Orient le meilleur officier dont on disposât alors, Cnaeus Domitius Corbulon ; on nous le décrit comme tout jeune encore, d'une prestance imposante, éloquent et de caractère aussi intègre qu'énergique. C'est lui qui fut chargé du commandement en Cappadoce dans la région immédiatement voisine de l'Arménie.

Pour inquiéter Vologases en Mésopotamie, on commence la construction de ponts sur l'Euphrate moyen. Puis les deux légats envoient des ambassadeurs au roi des Parthes et lui demandent d'adopter immédiatement une attitude pacifique. Il faut qu'il témoigne au peuple romain la même déférence que ses prédécesseurs et qu'il prouve ses bonnes intentions en livrant des otages.

Le moment était bien choisi, car un fils de Vardanes venait d'organiser une révolte en Hyrcanie contre Vologases. Ce dernier trouva très commode de se débarrasser de quelques seigneurs parthes suspects en les livrant à Rome. Il y eut alors une pénible dispute entre les deux légats qui revendiquaient tous deux l'honneur de prendre possession des otages. Néron les mit d'accord en proclamant les succès diplomatiques de l'un et de l'autre, et en faisant couronner de lauriers en leur honneur les faisceaux impériaux.

Cependant l'essentiel restait à obtenir, car Tiridate était toujours le maître en Arménie. Corbulon hésite à y pénétrer, tant les troupes qu'on lui a fournies sont mal entraînées. Il attend des renforts de Germanie et ce n'est qu'en automne 57 qu'il entre en campagne et aguerrit son armée, en lui imposant une discipline de fer et en lui donnant l'exemple de l'endurance dans toutes les rigueurs de l'hiver arménien.

Au printemps 58, il s'avance contre Tiridate dont les forces s'appuient sur de nombreux contingents parthes envoyés par Vologases à son frère.

La tactique des Orientaux consiste dès lors à refuser tout combat décisif, mais à se livrer à une guérilla épuisante pour les envahisseurs. Corbulon n'hésite pas à éparpiller ses troupes pour résister

sur tous les points et simultanément il fait pénétrer en Arménie, par tous les cols, des alliés de Rome. De Commagène, d'Ibérie, des régions orientales du Caucase, des colonnes convergent contre Tiridate.

Bientôt le roi demande à négocier. Ses envoyés protestent contre l'invasion romaine. Ils déclarent parler non seulement au nom de l'Arménie, mais aussi en celui des Parthes, qui ont toujours préféré les discussions pacifiques à la guerre et qui voient aujourd'hui outrageusement violée la paix qu'ils ont garantie par la livraison des otages.

La réponse de Corbulon marque, sur le problème arménien, le tournant le plus important de la politique romaine au Ier siècle. Il sait que Vologases est fort occupé avec les Hyrcaniens et qu'il ne peut apporter à son frère qu'une aide insuffisante. Rome pourrait donc imposer des conditions de paix très dures. Mais les instructions que le légat a reçues de son gouvernement sont bien différentes. Les voici dans le texte de Tacite, qui paraît avoir cité les termes mêmes de cette note diplomatique : « *Suadet Tiridati precibus Caesarem aggredi : posse illi regnum stabile et res incruentas contingere, si, omissa spe longinqua et sera, praesentem potioremque sequeretur* [1]. »

Pour la première fois dans l'histoire, Rome accepte donc qu'un prince arsacide gouverne l'Arménie ; elle reconnaît que c'est ainsi seulement que le pays, administré selon ses traditions iraniennes, pourra réellement disposer de lui-même et que des guerres sanglantes seront évitées. En contre-partie, elle réclame une sorte de droit d'investiture qui sauvegarde son prestige à l'égard des régions limitrophes et lui garantisse les moyens de défendre ses intérêts en Asie Mineure.

Tout, dans cette démarche, décèle l'esprit de Sénèque, qui tient à ce moment encore les rênes du gouvernement. Comme Auguste, il est doué d'un sens aigu des possibilités ; il demande ce que Rome pourra effectivement obtenir et il le fait en tenant compte aussi bien des satisfactions d'amour-propre qu'il faut accorder à Néron et au sénat romain que des conditions réelles d'une paix solide.

Vologases pouvait-il accepter immédiatement qu'un prince obtînt la couronne d'Arménie grâce à une décision de l'empereur

1. Tacite, *Ann.*, XIII, 37, 7.

romain? — Il faudra encore sept années de guerre pour qu'il comprenne que c'est l'intérêt de son royaume de se résigner à ce compromis. Nous pourrons passer rapidement sur leur histoire.

Tiridate, qui avait vainement tenté de se débarrasser de Corbulon en l'attirant dans le traquenard d'une entrevue personnelle, ne peut empêcher la prise d'Artaxata. Le légat marche ensuite vers le sud et, en 59, toute l'Arménie est en son pouvoir. On y organise, sous la protection d'une garnison romaine, la royauté vassale d'un prince cappadocien qui prend le nom de Tigrane V.

Celui-ci se croit tout permis à l'égard des Parthes et envahit l'Adiabène. Vologases qui a rétabli la paix en Hyrcanie, envoie en Arménie une armée pour y remettre Tiridate sur son trône. Les Romains interviennent et Vologases, qui s'est avancé jusqu'aux confins de la Syrie, hésite longtemps à entamer la guerre contre Corbulon. De nouveau, un traité basé sur des concessions réciproques allait être conclu, lorsqu'une intervention maladroite de Néron fit tout échouer. Détruisant le travail diplomatique de Sénèque, maintenant en disgrâce, il envoie L. Caesennius Paetus annexer l'Arménie et charge Corbulon de défendre la Syrie. Le premier de ces deux légats se révèle un officier aussi présomptueux qu'incapable. Il veut prendre Tigranocerta et se fait envelopper par les Parthes à Rhandeia en Sophène. Il appelle Corbulon à l'aide et celui-ci accourt à marches forcées. Mais Paetus avait perdu la tête ; ses hommes étaient démoralisés. Il se rendit dans les plus humiliantes conditions, alors que les renforts n'étaient plus qu'à trois jours de marche. Les deux légions cernées purent s'en aller, mais toute l'Arménie devait être évacuée par les Romains et tous les forts et les approvisionnements devaient être remis aux Parthes. Comme monument commémoratif de sa victoire, Vologases ordonna encore de lui construire un pont. Dès que l'ouvrage fut terminé, les Romains s'enfuirent à toutes jambes en abandonnant leurs blessés.

Paetus rencontra Corbulon au bord de l'Euphrate et lui proposa de reprendre l'Arménie. Le gouverneur de Syrie refusa d'abandonner sa province aux entreprises des Parthes. A son retour à Antioche, il fit un accord avec Vologases : il détruirait les fortifications qu'il avait construites sur la rive orientale de l'Euphrate et en contre-partie les Parthes évacueraient l'Arménie.

Vologases désirait rester prudemment sur le succès que l'impéritie et la lâcheté de Paetus lui avaient fait remporter. Au début de 63, il envoya une ambassade à Rome pour annoncer qu'il acceptait maintenant les propositions qui lui avaient été faites lorsque Sénèque dirigeait la politique impériale. Les conseillers actuels de Néron voulaient reprendre les hostilités, mais l'empereur était séduit par la perspective d'une cérémonie grandiose où il aurait la gloire de couronner un roi d'Arménie. On répondit donc d'abord évasivement, en faisant savoir que Tiridate devait personnellement présenter sa demande, et l'on renforça les armées dont Corbulon disposait en Orient en lui ordonnant de faire une démonstration militaire contre l'Arménie.

Corbulon franchit donc l'Euphrate, mais Vologases renouvela ses propositions pacifiques et Tiridate demanda une entrevue à Rhandeia. Là, il se déclara prêt à se rendre à Rome pour y recevoir sa couronne des mains de Néron. Il obtint toutes les garanties nécessaires sur la manière honorable dont il serait reçu pendant son trajet et dans la capitale.

Tiridate fut escorté par des détachements importants de cavalerie, par toute sa famille et par une nombreuse cour. Le voyage, qui dura neuf mois et coûta, dit-on, 800.000 sesterces par jour, ne s'acheva qu'au début de l'an 66.

Les cérémonies et les fêtes de Rome réalisèrent tout ce que Néron avait pu rêver en fait de mise en scène. L'empereur, en toge triomphale, s'installa sur les Rostres. Tiridate se prosterna devant lui en le reconnaissant pour son suzerain et pour une émanation de Mithra. Néron le proclama roi d'Arménie et plaça sur sa tête le diadème.

Sénèque, en véritable homme d'État, avait compris que Rome s'épuisait dans une lutte stérile contre la nature même des choses, car l'Arménie était alors en réalité une dépendance du royaume iranien. Il est naturel que ses propositions aient été finalement comprises et reprises par un monarque intelligent comme Vologases. Il fut heureux pour Rome que les circonstances lui aient permis de sauvegarder son prestige en se ralliant à une politique de concessions. Le passage d'un grand philosophe aux affaires publiques eut pour conséquence le maintien de la paix en Orient pendant le règne de tous les empereurs flaviens, et jusqu'à la seconde

décade du IIe siècle ap. J.-C. L'humanité trouve parfois son compte dans la trahison d'un grand clerc.

* * *

Grâce à Auguste et à Sénèque, les relations des Romains et des Parthes, qui durèrent plus de trois siècles, ont été pacifiques pendant plus des deux tiers de cette période. Il y eut sans doute de nombreuses démonstrations militaires et quelques combats en Arménie, mais pendant que s'écoula l'existence de tant de générations humaines, jamais, malgré l'antagonisme des deux empires, les légions romaines ne furent directement opposées à la cavalerie des Arsacides.

Au cours du IIe siècle ap. J.-C., comme cela avait été le cas pendant les guerres civiles antérieures au principat, les Orientaux seront les agresseurs. Mais il n'est pas exagéré de dire qu'ils ont été provoqués, car Trajan, comme autrefois Crassus, est entièrement responsable de l'hostilité qu'ils ont témoignée à Rome. Hadrien et ses successeurs ont eu beau revenir aussitôt que possible à la politique de paix, le mal était fait ; l'esprit de revanche dirigeait désormais tous les actes des Parthes, déçus et inquiets.

Pendant les deux époques de grande extension romaine, sous les triumvirs et sous Trajan, le royaume des Arsacides a été victime de l'impérialisme romain sans avoir commis aucune faute qui motivât sérieusement une guerre. Si les Sassanides furent des conquérants, c'est parce que la formation de ce nouvel État iranien, plus fortement militarisé, avait été la conséquence directe des interventions romaines en Orient.

La faute politique de Trajan est de n'avoir pas tenu compte de l'expérience antérieure et de n'avoir prévu ni le caractère éphémère des avantages qu'il pourrait remporter par ses victoires, ni la nature permanente du grave conflit qu'il allait entraîner.

Tout cela, c'est en quelque sorte le revers de la médaille. Les leçons à tirer de cette tranche d'histoire internationale sont plus importantes lorsqu'on en considère les durables étapes pacifiques.

La politique de renoncement à toute conquête en Orient, inaugurée par Auguste dès 30 av. J.-C., a été sans aucun doute une des causes essentielles de la prospérité du monde méditerranéen pen-

dant le 1er siècle de notre ère. « Pas de guerre avec les Parthes, mais l'Arménie sous la dépendance de Rome », telle était la formule de sa diplomatie. Elle ne pouvait pas entièrement réussir, parce qu'elle heurtait les lois de la géographie et de l'histoire, c'est-à-dire ce qui fait l'essentiel du principe des nationalités. Jusqu'au moment où un autre très grand esprit, le philosophe Sénèque, eut trouvé la formule du compromis nécessaire, les relations entre les deux empires furent instables, mais le désir de rester fidèle aux directives d'Auguste prédomina heureusement. Depuis l'instant où l'investiture romaine fut donnée à un prince parthe, une véritable paix s'établit dont profita une immense partie de l'humanité. Il y a là une réussite diplomatique longuement recherchée et longuement récompensée qui mérite de rester dans le souvenir des hommes.

A. Oltramare.

V

LES OPINIONS DE SÉNÈQUE SUR LA FEMME

par Charles Favez
Professeur au Gymnase de jeunes filles
Privat-docent à la Faculté des lettres de Lausanne

La femme a joué dans la vie de Sénèque un rôle important. Son berceau fut entouré de la tendresse et de la sollicitude de deux êtres d'élite : sa mère et sa tante, dont il nous a laissé d'inoubliables portraits. Il leur était lui-même profondément attaché. Entre sa mère et lui, point de secret : faits pour se comprendre et s'aimer, ils n'étaient heureux qu'ensemble. Le fils se plaisait à faire part de ses travaux philosophiques à sa mère, qui y prenait un intérêt rare chez les femmes d'alors. Sénèque nous parle aussi de sa nièce Novatilla, qu'il aimait comme sa propre fille. On connaît ses relations avec des Romaines de la noblesse : Marcia, Agrippine et sa sœur, Julia Livilla, et l'on se rappelle que c'est à la suite d'une accusation d'adultère avec cette dernière — accusation calomnieuse ou moti-